

## Fathallah Mahrûs (1936 -2016). L'imagination rebelle d'un ouvrier communiste alexandrin

*Fathallah Mahrûs (1936 -2016): Rebel imagination of an Alexandrian communist worker*

**Mélanie Henry**

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ema/3793>

DOI : 10.4000/ema.3793

ISSN : 2090-7273

### Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

### Édition imprimée

Date de publication : 28 février 2018

Pagination : 49-68

ISBN : 2-905838-96-5

ISSN : 1110-5097

### Référence électronique

Mélanie Henry, « Fathallah Mahrûs (1936 -2016). L'imagination rebelle d'un ouvrier communiste alexandrin », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 17 | 2018, mis en ligne le 28 février 2020, consulté le 07 juillet 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ema/3793> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ema.3793>

---

MÉLANIE HENRY

---

FATHALLAH MAHRÛS (1936 -2016)  
L'IMAGINATION REBELLE D'UN OUVRIER  
COMMUNISTE ALEXANDRIN

RÉSUMÉ

Cet article dresse un portrait de Fathallah Mahrûs (1936-2016), une figure du mouvement ouvrier égyptien, célèbre pour ceux qui s'intéressent à l'histoire des luttes sociales à Alexandrie ou au mouvement communiste du pays, mais aussi chez certains militants des années 2010. Fathallah Mahrûs s'était fait, selon les termes de Michel de Certeau dans *Les arts de faire*, passeur d'une mémoire révoltée et marginalisée d'Alexandrie. Suite à une alphabétisation débrouillarde, il a beaucoup lu et souvent écrit pour la presse communiste, mais il était avant tout un brillant orateur qui savait comprendre les rationalités multiples de ses interlocuteurs. Cet article relate son parcours archétypal mais aussi et surtout les arts de faire et de dire dont il était maître. Il allait dans les interstices de l'interprétation, saisissant le « moment opportun » pour exercer ses talents de rhétoricien et de conteur. Avec son art de la mémoire, il communiquait sa fascination pour l'inventivité ouvrière et l'histoire des siens, restituant une étendue des possibles, passés et futurs.

INTRODUCTION

« Il y a eu le soulèvement de 1977 et je n'y étais pas. Si j'avais été dans mon usine, ça aurait été différent. Ou au moins à Alexandrie » (Entretien 26/04/2012). Ainsi s'exprimait Fathallah Mahrûs (1936-2016). Avec lui, nous explorons une autre histoire possible de la ville d'Alexandrie, où il s'en faut de peu pour qu'une défaite se transforme en victoire. Célébrité dans le monde des usines de textile des années 1950 et 1970, chez les communistes et dans le milieu militant



**Figure 1** : Fathallah Mahrûs devant les premières pages de son récit autobiographique (2015).  
Crédits : Mélanie Henry

égyptien, Fathallah reste ailleurs un anonyme. Passeur entre les âges militants, il contribua à tisser les liens qui composent une communauté intergénérationnelle de rebelles alexandrins. Dans ses récits, les sujets sont des êtres collectifs dont il révèle la capacité d'agir. Ses « je » pourraient être des « nous ».

Il était un agitateur notoire. Il excellait dans les « manières de faire » que décrit Michel de Certeau : les détournements subreptices des technologies du pouvoir opérés par les « usagers » supposés passifs et soumis à la discipline. Comme Fathallah Mahrûs, Michel de Certeau nous parle de « la marginalité d'une majorité », ceux chez qui « la faiblesse en moyens d'information, en biens financiers et en "assurances" de toute sorte appelle un surcroît de ruse, de rêve ou de rire » (Certeau 1990, p. XLIII), les mêmes que l'historiographie d'Alexandrie a souvent laissés de côté. Les « arts de faire », ces « mille manières de *braconner* » (*ibid.* p. XXXVI), mettent à l'honneur Fathallah, en dépit de la pauvreté inhérente au récit écrit d'un personnage dont une partie de la puissance résidait dans la voix et les gestes.

Heureusement, il est possible de voir et revoir certaines de ses mimiques dans un moyen-métrage documentaire (Khâlîd et Muhyî, 2014). Ce film, consacré à sa vie de militant ouvrier, combine interviews et images d'archives, de rues mais aussi d'usines. Une chance nous est ainsi donnée de voir l'intérieur d'usines de textile, et certains des lieux dans lesquels se déroule l'histoire de Fathallah. Les réalisateurs nous font notamment entrer dans le secret en

juxtaposant les images de Fathallah échangeant avec les ouvriers actuels, leurs propos couverts par le bruit des machines, et le récit des actions militantes clandestines d'autrefois.

Pour ma part, je l'ai rencontré en 2011 alors que je débutais un travail de recherche sur l'histoire du mouvement ouvrier alexandrin au xx<sup>e</sup> siècle. L'essentiel des ressources mobilisées pour cet article provient de nos échanges entre 2010 et 2015 : des entretiens individuels, conduits chez lui et en arabe, mêlant récits du mouvement ouvrier et récits de vie ; des rencontres collectives avec des militants actifs et d'autres, plus tournées vers la remémoration, avec des militants des années 1940 ; et des discussions fugaces. Il témoigna en son nom dans la collection « Témoignages et vues [*shahâdât wa ru'â*] »<sup>1</sup> éditée à l'initiative du Comité des archives sur l'histoire du mouvement communiste égyptien jusqu'à 1965. J'ai pu de même bénéficier du regard complice sur Fathallah de ses camarades et amis, ainsi que de celui, scrutateur, de la police avec la publication des pièces d'un procès intenté contre lui et une quinzaine d'autres membres de l'Organisation communiste égyptienne en 1973 (Amîn 2001).

Notre relation fut capitale pour mon travail de thèse mais bien au-delà, sur le plan personnel, il s'est avéré être un véritable guide et un ami. Ce qui caractérisait le mieux Fathallah était cette lucidité maline et créative, « art de faire » qui imprégnait depuis la moindre de ses mimiques jusqu'à ses histoires les plus romanesques.

Ses réponses à mes questions concernant le mouvement ouvrier et la ville d'Alexandrie constituèrent le cadre initial de notre interaction. Parce qu'il incarnait un certain archétype, je présente, dans un premier temps, son parcours d'ouvrier militant, pour laisser la place dans un second temps au maître des arts de dire et de faire. Régulièrement débordé, le cadre de nos échanges nous a offert un espace de quotidienneté dans lequel se révélaient d'autres aspects de nos personnes, et notamment sa vieillesse, le souci de l'héritage et en particulier la question de l'écriture, qui font l'objet de la troisième partie de ce texte.

## UN MILITANT OUVRIER ALEXANDRIN

Si Fathallah Mahrûs est célèbre, c'est en tant que militant ouvrier. Il n'est pas représentatif des communistes égyptiens mais il constitue un archétype du militant communiste : d'extraction sociale populaire, ouvrier dans les grandes usines du textile, adroit dans les cadres de mobilisation de masse, fin dans le maniement des savoir-faire des organisations marxistes clandestines. Son positionnement social extrême révèle la teneur de barrières sociales aplaties par l'image d'Épinal de la camaraderie fraternelle. Ce parcours individuel laisse à

---

1 Dans le cinquième des sept volumes de cette collection éditée en 2001 par le Centre de recherches arabes et africaines.

voir ceux qui se mobilisent parfois en masse en laissant trop souvent peu de traces derrière eux. « Contrairement aux individus ordinaires qui vivent la norme en “mode mineur” », Fathallah fait partie de ces « figures d’exception » qui « vivent en “mode majeur” ». En tant que figure d’exception, il met non seulement en lumière les normes qu’il transgresse mais aussi celles qu’il applique, de manière hyperbolique et avec intransigeance, n’hésitant pas à en payer le prix (Bromberger et Mahieddin 2016).

Né en 1936 dans un village de la province de Qena en Haute-Égypte, Fathallah Mahrûs a vu ses oncles prendre, un à un, la direction d’Alexandrie. Comme la très grande majorité de ceux qui ont migré vers cette ville au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, il est d’origine rurale (Waterbury 1982, p. 209). Déjà, il connaissait l’irréversibilité de la migration dont la mise en scène lui était familière lorsqu’il monta lui-même dans le train avec ses parents. L’appauvrissement des campagnes dans l’entre-deux guerres (Denis 2001), conséquence de la concentration capitaliste, aboutit à une diminution relative de la part de l’agriculture dans l’emploi et à des mouvements de population en direction des villes. La population d’Alexandrie s’élevait à presque un million d’habitants en 1947, soit 35% de plus qu’au dernier recensement en 1937.

Un oncle, chef d’équipe [*ra’is al-’amal*] pour l’armée britannique, trouva un emploi à son père dans un camp militaire à l’est d’Alexandrie. Sa famille s’installa à proximité de ce dernier, à Ma’mûra, contrairement à ses oncles, des travailleurs célibataires (ou vivant sans leurs familles), assignés à des logements spécifiques. Peu après, ils déménagèrent à Bâkûs. Ils s’enracinèrent dans ce quartier périphérique à proximité des champs, où l’on trouvait quelques usines, célèbre pour son marché, aujourd’hui encore. Ils vécurent dans une seule pièce, dans un logement de construction traditionnelle, répertorié parmi les *’ishash* à abattre, pour reprendre le vocabulaire de la gestion urbaine, car construit à partir de matériaux périssables (Ilbert 1996, p. 388). Au même endroit s’élève aujourd’hui une maison familiale de quatre étages que Fathallah a contribué à édifier. Il y vécut avec d’autres membres de sa fratrie. Une de ses sœurs réside, avec sa famille, dans un autre immeuble du quartier qui jouxte une grande usine désaffectée. Depuis ce point de vue panoramique, Luzâ, une nièce de Fathallah, me fit un jour l’inventaire des familles, dont un certain nombre leur étaient d’ailleurs liées, et des villages de Haute-Égypte d’où venaient les habitants des immeubles que l’on pouvait apercevoir.

Premier fils d’une famille peu dotée, il travailla dès l’âge de neuf ans dans le même camp que son père où il fut chargé des soins et de la conduite des ânes : « un ingénieur était propriétaire des ânes, et l’âne touchait deux fois mon salaire » (Entretien 06/2011) ; dix piastres pour lui, quinze pour l’animal, précise-il dans le film (Khâlîd et Muhyî, 2014). Les camps et ateliers de l’armée britannique employèrent 200 000 Égyptiens pendant la Seconde Guerre mondiale (Issawi 1954, p. 142). Leur mise au chômage à la fin de la guerre entraîna

quelques troubles sociaux<sup>2</sup> aussi craints qu'anticipés par les autorités britanniques<sup>3</sup>, conscientes de la fragilité croissante de leur implantation.

Fathallah fut ensuite embauché comme apprenti dans le secteur du bâtiment, grâce aux réseaux de Haute-Égypte qui organisent la profession, aujourd'hui encore. Son patron n'hésita pas à exploiter la vulnérabilité de cet enfant-travailleur à la limite de l'enfant-esclave, âgé d'une dizaine d'années seulement. Les violences au travail faisaient échos aux violences qu'il eut à subir de la part de son père. Dans le récit de Fathallah, la thématique de la maltraitance des enfants ressurgit régulièrement, et notamment celle des « enfants des rues » pour lesquels il travailla avec l'Organisation des nations unies (ONU) à la fin des années 1980. Il fut d'ailleurs amèrement déçu par cette expérience professionnelle<sup>4</sup> (voir El Khawaga 2002).

L'effervescence politique accompagna sa sortie de l'enfance. À l'issue de la guerre, la lutte pour l'indépendance franchit un seuil et les manifestations demandant la fin immédiate de l'occupation britannique se multiplièrent. Les formations politiques parlementaires étaient de plus en plus décrochées de la colère exprimée dans les rues. Ces « partis traditionnels » régressèrent au profit de formations dont la cristallisation remontait au milieu des années 1930 : les Frères musulmans, le parti de la Jeune Égypte et les organisations communistes. À leur mesure, mais plus que les autres, ces derniers accompagnaient le développement d'une composante sociale et syndicale à l'intérieur du mouvement pour l'indépendance : ils en argumentaient la pertinence théorique, diffusaient les informations afférentes (presse, tracts, réunions, formations) et multipliaient les tentatives de coordinations (fronts, fédérations syndicales informelles). Dès la fin de la guerre, les protestations ouvrières et les formes d'organisations (syndicats et fédérations, comités mixtes) se multiplièrent. La population ouvrière s'était développée avec la croissance de l'industrie égyptienne dont la production avait augmenté de 50% pendant la guerre (Issawi 1954, p. 148). En profitèrent particulièrement le secteur textile et Alexandrie. Ce carrefour commercial, siège d'industries diversifiées, rassemblait aussi la troisième concentration d'usines de filature et de tissage du pays, après Le Caire et le delta (Beinin et Lockman 1998, p. 283).

---

2 « 1946 Labour in Egypt », Archives nationales de Londres, *Foreign Office* (à partir de maintenant FO) FO 371/5336.

3 « 1944 Labour & Trade Union » FO 371/41380.

4 Il mit un temps ses compétences de militant politique au service d'un programme de l'Onu, à l'image d'un grand nombre de militants qui exploitèrent les possibilités ouvertes par le développement des Organisations non-gouvernementales à partir des années 1990, notamment Amnistie internationale. Fathallah fut relégué à des tâches subalternes et ne put mettre à profit son « expertise » en matière d'action collective en direction d'un changement social. Il conclut à un problème d'inefficacité structurelle de l'institution.

C'est dans ce contexte que Fathallah s'initia à la critique sociale. Aide-maçon, il faisait des réparations dans l'usine de textile de Sabahî (version oralisé de Spahi). Impressionné par la qualité du traitement des ouvriers qu'il y observa, il réussit, par l'intermédiaire d'une connaissance de la cantine voisine, à se faire embaucher dans une autre usine en 1948, celle d'al-Tawîl (devenue al-'Arabiyya). Si Alexandrie était légèrement en retard sur l'organisation générale de la contestation ouvrière par rapport à la capitale (*ibid.*), le secteur du textile était fortement syndicalisé, représentant à lui-seul près d'un tiers des syndiqués du pays (environ 90 000 personnes) (Handley 1949). Sur les machines de filage, il rencontra 'Abd al-Rahîm Yahya, un peu plus âgé que lui et rompu à l'indiscipline organisée. À Alexandrie, les différents groupes d'extrême-gauche étaient déjà bien implantés dans le milieu syndical<sup>5</sup>. Le jeune ouvrier participa à sa première grève en 1950 : « on a appris la solidarité aux ingénieurs, ils ne connaissaient même pas le mot ! » (Entretien 06/2011).

En 1951, cet homme, qui l'avait accompagné dans la grève depuis les machines de filage d'al-Tawîl, instigua doucement chez lui et son ami surnommé Shitâ, le doute sur le système politique – le capitalisme et la monarchie – et l'espoir en la possibilité d'un changement, qu'exemplifiaient les cas de l'Union soviétique et de la Chine. L'approche protocolaire de ce militant clandestin porta ses fruits et l'organisation à laquelle il appartenait, l'Aube nouvelle, mit en contact les deux jeunes ouvriers alexandrins avec un de ses cadres, 'Abd al-Mas'ûd Abû Zîd, dirigeant du textile de Shubra al-Khayma, ponctuellement chargé de l'implantation ouvrière à Alexandrie. Shubra al-Khayma, quartier industriel du Caire, était alors un véritable foyer de contestation dans lequel l'Aube nouvelle déployait une stratégie d'ancrage, participant à l'élaboration d'actions autonomes innovantes pour le mouvement ouvrier (Beinin et Lockman 1998, p. 283)<sup>6</sup>. Fathallah racontait qu'alors à Alexandrie, l'Aube nouvelle était implantée dans trois usines et travaillait en étroite collaboration avec deux syndicats.

Les organisations communistes étaient dominées par des intellectuels et l'Aube nouvelle ne faisait pas exception avec notamment Yûsuf Darwîsh, Ahmad Sâdiq Sa'd et Raymond Duwayk. Mais, plus que *Hamîtu*<sup>7</sup> et contrairement aux trotskistes d'Art et Liberté ou encore à *Iskra*, qui se développaient en

---

5 Un informateur pour les renseignements britanniques rapporte la présence d'une influence d'extrême-gauche dans 13 des 95 syndicats, dont certains prennent leurs instructions auprès de Yûsuf al-Mudarrîk, militant de l'Aube nouvelle. « 1946 Communism in Egypt » FO 371/53327.

6 Zackary Lockman et Joel Beinin, qui se sont peu concentrés sur les mobilisations ouvrières à Alexandrie, ont par contre réalisé un important travail de description des innovations du répertoire d'actions dont Shubra al-Khayma était le siège.

7 Acronyme d'*al-Haraka al-misriyya li-l-taharrur al-watanî* [Mouvement égyptien de libération nationale].

parallèle, l'Aube nouvelle avait fait des émules dans le prolétariat industriel, notamment par le biais de figures ouvrières fortes comme Mahmûd al-'Askarî ou, plus tard, Taha Sa'd 'Uthmân. En septembre 1946, l'Aube Nouvelle devint une organisation clandestine et prit le nom d'Avant-garde des ouvriers (*Talî'at al-'Ummâh*)<sup>8</sup> (Beinin et Lockman 1998, p. 315 ; Botman 1988, p. 54).

Après lui avoir fait rencontrer son troisième contact, tout en lui confiant la tâche de ravitailler un cadre de l'Avant-garde des ouvriers caché à Alexandrie, l'organisation décida qu'exceptionnellement Fathallah pourrait rejoindre ses rangs avant d'avoir atteint sa majorité.

Le coup d'État des Officiers libres (juillet 1952) vint changer radicalement le contexte de son apprentissage militant. Il suivit de près les débats qui divisaient les forces de gauche quant au rôle de l'armée et au sens de l'histoire pendant que la plupart des forces de gauche disposaient de représentants en prison, y compris après la Révolution de 1952<sup>9</sup>. Les militaires s'étaient à peine emparés du pouvoir que des ouvriers firent valoir leurs revendications sectorielles et/ou locales, sur le mode habituel. Ce fut le cas de deux usines à Alexandrie, dans le souvenir de Fathallah, dont les revendications sociales des travailleurs furent immédiatement interrompues par l'armée. En août 1952, deux ouvriers communistes, Muhammad al-Baqrî et Mustafâ Khamîs, furent condamnés à mort dans la répression spectaculaire d'une grève à Kafr al-Dawwâr par l'armée. Parce qu'il s'identifiait totalement au militantisme ouvrier et au communisme, il racontait cet événement, monument de la gauche, comme s'il l'avait vécu. En mars 1954, il se positionna contre Nasser, « pour la révolution et contre l'armée » (Entretien 06/2011) contrairement à certains grands syndicats (ceux des transports publics et du rail notamment) qui défilèrent avec le plus grand nombre. Les syndicats n'étaient pas encore structurellement liés au régime, mais n'étaient déjà plus des lieux sûrs pour les dissidents qui, comme Fathallah à partir de 1953, intervinrent par le biais de comités clandestins. L'importance de ces structures officieuses se renforça avec la mise en place d'un syndicat unique en 1957. Il rassembla des syndicats de la période précédente et des formations inédites dans une structure d'inspiration corporatiste (Bianchi 1989, p. 79).

---

8 L'organisation s'appela successivement : Avant-garde populaire pour la libération, L'Avant-garde des ouvriers et Démocratie populaire. À sa base, on trouvait des ouvriers des filatures d'Alexandrie, de Shubra al-Khayma et d'al-Minyâ, de l'industrie de la marine à Port Saïd, mais aussi des intellectuels urbains. Elle était connue notamment pour avoir mis en place un comité des femmes.

9 Une ironie ne cesse de se répéter au fil des coups d'État : des individus emprisonnés pour « tentative de déstabilisation du régime » restent incarcérés alors que le même régime a été renversé. Ce fut le cas d'Ahmad Mustafâ en 1952 ou de Mahienour El Masry inculpée sous Sissi d'avoir tenté de déstabiliser le régime de Muhammad Mursî.

En juin 1954, l'Aube nouvelle dénonça publiquement la révolution anti-démocratique. Fathallah fit partie de la vague d'arrestations des communistes qui débuta le 30 juillet de la même année. Il y rencontra de nombreux militants dont il eût maintes occasions d'apprendre des propos et des actes. Son récit de prison, à l'image d'autres, évoque l'acquisition momentanée d'une identité totale, archétypale : soudainement, cacher son identité politique était devenu inutile et le système carcéral la reconnaissait. L'organisation même des détenus dans les cellules dépendait de leur qualification politique. « Il y avait plein de communistes différents » : « On entre, il y a un homme énorme en pyjama ; nous le saluons, "je suis le docteur Hassûn Husayn Ismâ'îl" [...]. Il s'agissait d'un des fondateurs du Parti communiste dans les années 1920 ».

À sa sortie de prison autour de 1956, il lui fut d'abord interdit de reprendre ses fonctions dans le secteur textile, ce qui le contraignit à enchaîner les emplois difficiles et précaires, avant de se faire enrôler dans l'armée. Un mois seulement après son retour de la guerre au Yémen (1962-1967), il fut de nouveau mobilisé pour la guerre de 1967. Depuis 'Agamî, à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Alexandrie, il suivit les combats et les grandes manifestations en réaction à la défaite et à la démission de Nasser. Lorsqu'il revint, deux ou trois mois après, sa quête pour sa réintégration sociale convergea avec la déstabilisation de l'ordre nassérien. Peut-être les autorités l'avaient-elles oublié, il parvint à se faire une place à l'usine de Sabahî. Il gravit discrètement les échelons, une fois encore, jusqu'à travailler sur une machine en tant qu'ouvrier de production et se faire embaucher comme permanent. Son savoir-faire l'aïda à conquérir un des postes laissés vacants par les soldats mobilisés qui ne rentraient pas, la situation de guerre s'éternisant. Gracié, il récupéra en parallèle ses droits politiques perdus en entrant en prison en 1954. Il put ainsi adhérer à l'Union socialiste arabe, parti unique, condition pour pouvoir se syndiquer. Cette convergence de facteurs remit Fathallah en piste dans une parfaite synchronie avec la résurgence des partis communistes, selon son récit millimétré.

## ENTRE LES MONDES SOCIAUX

Avec les années 1970, le personnage de Fathallah évoque de plus en plus un caméléon impertinent. Armé de ses expériences, dans la force de l'âge (le milieu de la quarantaine), il acquit alors une stature centrale dans le milieu militant alexandrin. Adaptant ses propos, il transgressait les frontières en glissant d'un registre à l'autre selon ses interlocuteurs. Il reste de cette période faste sa maîtrise de l'art des « manières de dire ».

*Caméléon impertinent : « manières de dire »*

Alors que Sadate s'installait au pouvoir à partir de 1970, Fathallah se convertissait en une figure publique contestataire locale à l'intersection entre plusieurs espaces de mobilisation. La discrétion induite par la période nassérienne et l'isolement géographique d'Alexandrie étaient tels qu'il participa à un réseau communiste alexandrin sans savoir que des initiatives comparables avaient lieu, non seulement au Caire mais aussi dans sa propre ville. En 1972, les groupes s'unifièrent dans ce qui devint l'Organisation communiste égyptienne (OCT) avant de se muer en Parti communiste des travailleurs (PCT)<sup>10</sup>. Depuis ce support intellectuel et relationnel, Fathallah intervint sur son lieu de travail en sous-terrain mais aussi par le biais du syndicat ; une aventure en soi. Avec la « révolution du redressement » (1971), par laquelle Sadate visait à extraire l'identité nassérienne des institutions et des fonctionnaires, un débat s'ouvrit sur la réforme du code du travail. Débordant le syndicat, un mouvement d'assemblées des travailleurs du textile émergea à Alexandrie autour des questions relatives à la représentation et à la démocratie, aux possibilités d'action et à la répression. Fathallah y fit, une fois de plus, ses preuves de militant de masse [*munâdil gamâhîrî*], selon l'expression marxiste d'usage.

Dans le parti, il fut notamment chargé de faire de nouvelles recrues parmi les étudiants, qui s'étaient révélés moteurs en 1968, et les ouvriers. Il fit ainsi la rencontre d'un jeune homme de l'usine de cuivre, sympathique mais indicateur de la police, dont on retrouve la trace dans l'ouvrage rassemblant les pièces du procès de l'OCT, groupe d'Alexandrie (Amîn 2001). En effet, celui-ci transmettait à la police un certain nombre d'enregistrements vocaux, de documents, de noms de participants et de descriptions des réunions qui servirent de pièces à convictions dans le procès. Pris de remords par empathie pour ceux qu'il espionnait, l'indicateur prévint à temps Fathallah et, grâce à lui, la police ne trouva pas de preuve écrite d'appartenance à une organisation clandestine lors des perquisitions. Lui et dix-sept autres militants furent arrêtés en juin 1972 et, même si la justice les acquitta, ils ne furent relâchés qu'au printemps 1975. Fathallah retrouvait la prison, espace de marginalité où il était « chez lui » :

Un par un, on est entrés en prison. J'étais seul, je me retrouve avec un jeune maton et je lui dis :

“Ça c'est pas ma prison, la mienne est au 6<sup>e</sup> étage, cellule B, la prison des communistes et des dangereux. T'étais en couche que j'y étais déjà, en 1954 ; ça c'est le cachot [*ta'dib*]”. (Entretien 26/04/2012)

---

10 Après s'être un temps appelé l'Organisation communiste égyptienne.

Là-dessus, Fathallah s'arrête et refuse d'avancer. Dans son récit, suit une longue scène de négociation avec ce jeune homme désemparé. S'il finit par obtempérer, c'est parce qu'il prend en pitié ce soldat contraint, comme le détenu, par le pouvoir coercitif de la hiérarchie carcérale.

Les murs sont noirs. Six cellules les unes à côté des autres. Pas de sortie. [...] On se parlait par les murs avec les assiettes ou les gobelets. [...] Tout était interdit : visites, contacts, qu'on se voit entre nous, journaux. C'est contraire à la loi. (*ibid.*)

Il rappelle à l'administrateur de la prison ses manquements à la procédure :

"C'est hors la loi ce que vous faites, on a droit à la lumière, au sport deux fois par jour, aux visites, c'est vous le responsable". À chaque fois qu'il vient, je lui dis ça. (*ibid.*)

Par des signes, des bruits, des nouvelles glanées auprès des gardiens, les détenus saisissent des bribes de l'extérieur. Entre une chanson de Shaykh Imâm et une partie d'échecs solitaire, ils apprennent « la mort de Che Guevara »<sup>11</sup>. Et puis une agitation particulière saisit la prison : « la nuit on a entendu des bruits de torture. On connaît ça. On a appris après-coup que les cris venaient de soldats israéliens » (*ibid.*). C'était la guerre de 1973.

[Les Israéliens] ont traversé ! Personne ne comprend rien, ni les prisonniers ni les soldats. [...] J'avais passé du temps dans le Sinaï, je leur ai fait un dessin sur le sol pour leur expliquer la configuration. À partir de là, ils m'appelaient le Général. (*rires*). [...]

Après ça, des Israéliens nous ont remplacés au cachot [...]. On les a mis dans des cellules qui n'existent pas. (*ibid.*)

Cédant la place – et associés de ce fait – à plus honnis qu'eux, les communistes furent placés dans les conditions habituelles de détention. Fathallah retrouva ses marques en revenant à l'existence. Officiant dans sa cellule ou pendant les promenades, il faisait défiler les thématiques : leçons appliquées d'analyse marxiste, fonctionnement du système politique, judiciaire et policier égyptien, histoire des luttes (locales et internationales), principes

---

11 Le fait que Che Guevara soit décédé en 1967 illustre les arrangements du conteur. Il est possible qu'il ait en fait fusionné des souvenirs se référant à un propos similaire du point de vue de l'empreinte qu'ils ont laissée chez lui. Il racontait en effet une scène équivalente dans une autre institution totale (dans la définition de Goffman), l'armée : alors qu'il était stationné à 'Agamî avec d'autres soldats, il expliquait à son auditoire les événements parvenant du monde extérieur.

généraux de l'éthique militante, etc. Murtagâ Gâdallah, un jeune trotskiste, se souvient du flot de paroles ininterrompu qui occupa tous les instants de leur détention commune, quelques jours durant (Entretien 03/12/2014).

Certes, la culture qu'il transmettait ordonnait, avec des outils marxistes, la violence du système colonial, de l'impérialisme, de l'exploitation et des injustices, mais aussi l'actualité nationale et internationale, afin de les rendre intelligibles. Bricoleur et braconnier, il s'exprimait dans le langage des intellectuels savants de rhétorique marxiste tout en sachant traduire ses analyses en dictons, références coraniques, en petites histoires ayant valeur de paraboles, tirées de son répertoire de contes de l'histoire ouvrière.

« Qui a eu l'idée ? On ne sait pas. Les luttes ouvrières, c'est comme les chansons folkloriques, on ne connaît pas leurs auteurs » (Entretien 06/2011). C'est son talent pour révéler l'inventivité ouvrière qui teintait d'un optimisme rare ses récits. Dans sa collection d'arts de faire des pauvres et des faibles, on trouvait des histoires de grèves où les inventeurs n'ont pas de nom propre. La fin des années 1940 et le début des années 1950 furent l'occasion de nombreuses innovations dans les pratiques locales, dont la plupart ne sont « consignées nulle part » (*ibid.*). Les militants passèrent de la manifestation à la grève, puis à la lutte armée à une période où, comme il dit un jour, « les policiers n'étaient pas très malins » (Entretien collectif, Fathallah Mahrûs et Hamzâ al-Basyûnî 14/05/2015). Ensuite, sous Nasser, il fallut manœuvrer avec le consensus existant. Ils expérimentèrent différentes alternatives à la grève du travail : travailler, voire augmenter la productivité, en refusant de toucher son salaire ; faire tourner les machines et occuper l'usine en interdisant à la hiérarchie d'y accéder ; ou encore soumettre contremaitres et cadres à des punitions corporelles, vêtus de sacs sur la tête (1953).

Il illustra aussi, par d'innombrables exemples tirés du quartier, une capacité d'agir des femmes et des enfants. Ils avertissent de la venue de la police pour laisser les fugitifs s'échapper : ils envoient des briques sur cette dernière si elle ose s'aventurer dans ces ruelles devenues la chasse gardée de leurs habitants. Cela arrive rarement dans son récit : « Ils n'osent pas entrer, ils savent qu'on sait se battre » (discussion informelle). En prison, le quartier le sauva d'une certaine façon :

J'apprends qu'un certain Nahhâs travaille à la prison comme infirmier. Je ne le connais pas mais il vient du même quartier que moi. Un jour Nahhâs vient à ma cellule, il crie, puis on parle tout bas. Il a prévenu la famille, et tout Alexandrie apprit qu'on était au cachot de la prison de Hadara. (Entretien 26/04/2012)

Âgé, une ruse virile l'animait encore : seulement pour les mariages et les manifestations, il prenait sa canne de *Sa'îdî* [habitant et/ou originaire de Haute-Égypte]. « On pense que je suis un vieux faible et fatigué mais en cas de problème, attention », disait-il avec un regard malicieux en agitant le gourdin potentiel (discussion informelle sur le parcours d'une manifestation).

*L'imperméabilité de certaines frontières sociales*

Comme sa mise en valeur de la virilité, ses moqueries à l'attention des « ingénieurs [*muhandisîn*] » ou des dominants plus largement, par exemple la façon de pleurer les morts, discrètement derrière ses lunettes de soleil « alors que nous, on pleure, on crie, on est ensemble » (discussion informelle), évoquent la construction d'un imaginaire inversé de culture populaire. On peut y voir des marques de distinction sociale, expression d'une fierté d'Alexandrin *Sa'idî*. Les catégories d'humour – qui se distinguent par leurs thématiques duelles et leurs modes d'énonciations – permettent et produisent le positionnement au sein d'espaces sociaux délimités (Bourdieu 1991, p. 93). Or, il faut savoir que les habitants du sud de l'Égypte sont l'objet de nombreuses blagues. Non sans rire à ces dernières, je crois que Fathallah a mené, toute sa vie durant, une contre-offensive humoristique.

La gauche marxiste pourrait sembler un cadre propice à l'épanouissement d'une fierté populaire. Mais, en dépit d'une théorie générale valorisant la classe ouvrière, les organisations de gauche répercutent les rapports de pouvoir qui régissent l'ensemble de la société, et sont teintées d'un certain intellectualisme en Égypte. À l'image d'une tendance que l'on retrouve plus largement, marxistes et/ou nassériens de cette période sont très fortement marqués par le discours réformiste qui émerge dans les années 1940 et cible les classes populaires, qu'Alain Roussillon appelle « le paradigme philanthropique de la réforme sociale » (Roussillon 1994). Des penseurs de sensibilités politiques variées adhèrent à ce paradigme selon lequel l'Europe coloniale est dispensatrice des normes de la « modernité » et son corollaire, l'« arriération » de l'Égypte, est constitué en problème central de la réforme sociale. La compréhension statistique et scientifique du changement social entraîne une lecture dé-subjectivante des classes populaires, les penseurs qui la pratiquent s'assignant une « fonction critique » tant du côté de l'entreprise coloniale que de celui des « responsabilités "indigènes" » (*ibid.*).

Au sein des groupes militants, l'humour semble entériner une répartition similaire où les modernes moquent autant les « impérialistes » que les « arriérés ». Dans cet esprit, le poète Ahmad Fu'âd Nagm et un de ses interprètes les plus célèbres, Shaykh Imâm, ont fédéré plusieurs générations de gens de gauche par l'art du verbe et du rire. Les mots d'esprit du poème « *Bayân hâm* » moquaient le président Sadate. Si cette impertinence valut une peine de prison à l'auteur, elle était alors inédite et signifia la vulnérabilité de la nouvelle personnalité présidentielle. Une fierté rieuse s'empare encore du visage des témoins de l'époque quand ils le récitent. L'effet comique tient notamment à la description d'un président contre-exemplaire et improbable : indigent, fumeur de narguilé *mu'assil* (litt. mielleux)<sup>12</sup> et de hachich. Cela ne serait pas si drôle s'il n'y avait pas du vrai : la mère de Sadate venait en effet

---

12 Préparation à base de tabac et de mélasse ou de miel.

d'un milieu très pauvre. Or son fils, dans sa politique et son imagerie, affichait mépris pour les plus humbles et sympathie pour les plus riches, étroitement lié qu'il était aux nouvelles fortunes apparues avec *l'Infitâh* (ouverture économique lancée en 1975). On peut en comprendre que les plus fragilisés dans la société n'imposent pas leur norme dans le consensus moral que cristallise cet humour. Ce qui n'empêche pas ces derniers de signifier, de façon plus confidentielle, l'injustice de l'opprobre sociale et le ridicule des plus puissants qu'eux. Par ses moqueries, Fathallah Mahrûs se faisait révélateur de cette capacité d'agir (*agency*).

Le plus souvent, je l'ai vu interagir dans le milieu militant dans lequel, outre sa stature, son âge lui conférait une respectabilité (75 ans en 2011). Parfois cependant, il se trouvait être le plus jeune dans l'interaction et son statut pouvait changer. Avec des communistes issus de milieux sociaux plus élevés, considérés comme des « intellectuels », il est arrivé que je saisisse des marques de condescendance liées à son statut subalterne, tactique, malveillante bien que normalisée, de certains individus pour se distinguer. Or, pour les hommes nés dans les années 1920-1930, le statut ne différait que rarement des origines sociales. Sous Nasser en revanche, la diffusion de l'instruction accrut la mobilité sociale et un certain nombre de ceux nés dans les années 1950-1960, devenus communistes, en bénéficièrent. Les difficultés matérielles engendrées par l'engagement militant étaient d'autant plus difficiles à dépasser que le contexte social d'origine était fragile. Si le mouvement communiste des années 1940 était mixte dans sa composition, les plus visibles étaient – et restent – souvent les plus aisés, en partie parce que le régime nassérien est parvenu à absorber ceux dont les capitaux culturel et social pouvaient lui être utiles, leur cédant une autorité morale limitée mais réelle, en particulier par le bais de la presse. Les communistes libérés en 1958 et digérés par le régime étaient souvent les plus dotés (voir Meijer 2002).

Le récit de son propre personnage exigeait de Fathallah une certaine cohérence dans l'exposé de ses choix, mais il est évident qu'il vécut son militantisme en mode majeur, avec les sacrifices qu'il lui en coûta. Ses leçons de vie, qu'il avait tirées pour lui-même et transmettait volontiers, s'articulaient autour d'une exigence morale forte, dont l'énonciation pouvait caricaturer certains traits du réel : être un bon dirigeant ouvrier/communiste suppose une moralité irréprochable pour les uns et pour les autres. Si une certaine libéralité de mœurs peut avoir cours chez les communistes de milieux aisés, impossible aux ouvriers d'y céder au risque de se discréditer. Si un ouvrier commun peut se laisser aller à une négligence ordinaire au travail, impossible pour le syndicaliste tenu d'être irréprochable, tant vis-à-vis de ses collègues que de son patron. Pour ne pas se laisser dérouter parmi ces exigences morales multiples, et parfois contradictoires, Fathallah prônait une fidélité à sa classe, une forme d'intégrité déterminée par une fine connaissance de la limite des mondes sociaux.

Le moment de son récit de vie qui représente particulièrement bien cette leçon sur l'imperméabilité des frontières sociales se situe à la fin des années

1970, quand un mariage succéda à une période de clandestinité. Si les accusés furent régulièrement acquittés dans le procès contre l'OCT d'Alexandrie en 1973, les appels répétés de Sadate les faisaient vivre avec l'épée de Damoclès de la détention. Son parti décida de l'entrée en clandestinité d'un certain nombre de cadres et, selon le principe du centralisme démocratique, Fathallah s'y plia. Il quitta Alexandrie entre 1975 et 1981 à l'exception d'un retour en 1976.

Je pense maintenant que c'était une erreur. Le militant, sa place est au milieu des masses, même s'il prend vingt ans [...]. Les réunions du vendredi atteignaient 1000 personnes [1975] [...] Je n'étais pas là. Moi, pendant ce temps-là, j'écrivais des articles, des tracts (*faisant la moue*). (Entretien 26/04/2012)

Fathallah gardait une aigreur quant à certaines erreurs tactiques faites dans le mouvement durant son absence. Il évoquait notamment l'échec de la grève contre les déplacements forcés dans d'autres usines de textile en 1975, en grande partie causé par l'amateurisme de sa direction, selon Fathallah. À l'occasion de cette grève, Abû al-'Izz al-Harîrî, qui était moins ancré dans les luttes que dans l'appareil nassérien<sup>13</sup>, acquit une certaine notoriété. Ensemble, avec trois autres candidats, ils représentèrent une opposition de gauche aux élections parlementaires de 1976<sup>14</sup>. Abû al-'Izz al-Harîrî, qui fut élu contre le Premier ministre Mamdûh Sâlim, se constitua en figure publique de la gauche d'Alexandrie, s'auroolant de la légitimité de l'élu dont Fathallah ne bénéficia pas. Avec la clandestinité, il pointait le problème de la légitimité du militant, ce qui fait de lui un *représentant* :

Les cadres sont cachés des masses : or qu'est-ce qui fait d'eux des cadres ? Si tu es en prison, on attend ta libération, là rien. Alors on dit des bêtises : « Fathallah est marié avec la fille d'un Bey et vit dans une villa », « Fathallah est payé 1000 guinées par mois par le parti ». Les renseignements répandaient ces rumeurs. [...] Certains y croient, d'autres non. (Entretien 26/04/2012)

L'importance de « l'ouverture des possibles, "innombrables vérités latentes" » (Paul Klee cité par Riot-Sarcey 2016, p. 335) dans ses récits, irriguait ses lectures de l'histoire, dont un être ordinaire peut changer le cours à

---

13 À l'occasion du décès d'Abû al-'Izz al-Harîrî en 2014, ses proches diffusèrent un retour sur sa vie sous forme de *compact disc*. Zaynab Al-Hadarî, sa veuve, m'a parlé de lui lors d'un entretien enregistré en septembre 2015.

14 Outre Abû al-'Izz al-Harîrî et Fathallah Mahrûs respectivement pour Karmûz et Raml à Alexandrie, trois candidats se présentaient dans le grand Caire : Fahmî Niklâwî à Shubra al-Khayma, 'Izzat 'Âmi à Misr al-Qadîma et Mahmûd al-Shazlî à Darb al-Ahmar.

condition de savoir saisir le moment. « Il y a eu le soulèvement de 1977 et je n'y étais pas. Si j'avais été dans mon usine, ça aurait été différent. Ou au moins à Alexandrie » (*op. cit.*)

« Le choix de la fuite, ça a affaibli le mouvement de masse et le parti » (Entretien 26/04/2012). Or à peine trois mois après cette campagne historique de la gauche en Égypte, l'insurrection des 18 et 19 janvier 1977 avait lieu en réponse à la baisse des subventions sur les produits de première nécessité, dans le cadre des réformes demandées par le Fonds monétaire international. Si les insurgés de tous genres dépassèrent largement les forces militantes investies dans les rues le 18 janvier, ceux-ci structurèrent d'importants cortèges et leurs slogans étaient partout (Sa'd 1988). Au-delà, la remémoration des militants de cette période traduit, à l'image de leurs pratiques de l'époque, l'espoir de capitaliser d'une action collective sur l'autre, jusqu'à un bouleversement d'ampleur dont l'insurrection constituait une réalité insatisfaisante.

Fathallah regrettait aussi son absence lors du mouvement d'institutionnalisation de la gauche qui convergea avec la fin de l'enthousiasme grandissant des luttes sociales, quand le Parti des travailleurs rejoint le Parti du rassemblement démocratique (fondé en 1976).

Il s'est marié avec une militante au Caire pendant cette période. Déjà contraint par l'exil (changer de nom, vérifier que l'on n'est pas suivi, changer de logement régulièrement, etc.), il dut en plus se dissimuler aux yeux de sa belle-famille :

C'était une fille qui venait de la bourgeoisie, elle était devenue membre du parti par le biais du mouvement étudiant. (...) Elle était débarrassée de son influence bourgeoise mais pas sa famille. On leur a menti pendant un moment en disant que j'étais un employé. (Entretien 26/04/2012)

Comme souvent, il tira de son expérience singulière une conclusion générale :

On a besoin d'égalité dans le couple, même si on est communistes, d'égalité sociale. Peut-être que l'inégalité culturelle c'est possible, mais pas sociale. Car il y a les individus et les familles. On était amoureux mais c'était impossible. Sa famille, c'était des directeurs, etc., et moi je suis quelqu'un d'ordinaire [*anâ ghal-bân*]. (*ibid.*)

En accord avec la discrétion sur la vie privée, souvent en vigueur dans les témoignages de communistes, son nom m'est resté inconnu et, s'il portait toujours son alliance, cette femme semblait absente de sa vie. Avec *l'Infitâh* et les nouvelles possibilités de mobilité des travailleurs et des capitaux, certains optèrent pour l'émigration de travail, non sans une certaine culpabilité qui ne manque pas de ressortir lors des entretiens. Fathallah n'y a pas cédé en dépit du déclin des organisations communistes à partir des années 1980. À

l'exception non-négligeable de ses sœurs, Fathallah ne connut pas la pression patrimoniale liée au statut de père de famille. Tous n'étaient pas égaux en termes d'opportunités (niveau d'études) et de nécessité et certains membres du réseau militant se sont enrichis dans cette période. Il ne considéra jamais cette option et, de façon générale, il ne jouit ni d'une réussite familiale ou financière ni d'une reconnaissance officielle.

## LA VIEILLESSE, LA MÉMOIRE, L'ÉCRITURE

### « *L'art du moment opportun* »

Éclairer son auditoire de ses connaissances, ses analyses et ses historiettes, Fathallah l'a pratiqué tout au long de sa vie. Relativement à ses autres fonctions, dans la famille ou le milieu militant, ce rôle de conseiller a augmenté au fur et à mesure de son vieillissement. Sans relâche, il a exercé un « art de la mémoire » (Certeau 1990, p. 134), une pratique fluide, interactive et hétérogène du temps, de l'espace et de l'histoire qui se situe à l'opposé des pratiques uniformisatrices de collecte mémorielle telles que celles du Comité des archives sur l'histoire du mouvement communiste égyptien jusqu'à 1965 (Monciaud, 2002). Il y participa cependant activement car, sans conteste, il accordait de l'importance aux entreprises de mémoire de « sa famille ». C'est ainsi qu'il témoigna notamment dans la collection « Témoignages et vues [*shahâdât wa ru'â*] ». L'amputation de son propos, les besoins normés de l'exercice et les modifications de ses formules lui déplurent. L'art de la mémoire, « savoir saisir le moment opportun », constitue une pratique radicalement différente, ancrée dans l'interaction avec le lieu, l'actualité, les gens. « Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit de croire à des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût » (*ibid.*, p. 131).

Ses remémorations, qui semblaient lui insuffler de l'énergie, n'étaient pas sans lien avec son imagination stimulante grâce à laquelle il réinventait la ville en formulant des solutions simples : faire un terrain de sport dans cette usine désaffectée, reloger les enfants des rues, créer une maison de retraite pour les anciens militants, etc. Même quand nos rencontres n'étaient pas explicitement destinées à ses remémorations, elles le devenaient. L'actualité politique, particulièrement vive entre 2011 et 2015, offrait nombre de points de fixation à sa sagacité. Peut-être s'agissait-il de la conversion de son aptitude à déterminer « le moment opportun pour déclencher une grève » ...

Ainsi, je dirais qu'en 2011 et 2012, la créativité des luttes ouvrières constituait un axe pour ses remémorations et la figure de Nasser, si elle recevait des bons et des mauvais points, évoquait plus souvent l'étouffement démocratique que les acquis nationalistes. À l'automne 2013, la situation révolutionnaire avait reçu un coup d'arrêt et l'attitude à adopter à l'égard du coup d'État de l'armée et de la répression sanglante des Frères musulmans

divisait la gauche. Lorsque nous nous sommes retrouvés après quelques mois de séparation, il m'a longuement parlé, tout au long d'un trajet en minibus dans le Caire, de l'urbanisation de la capitale organisée par les dirigeants successifs, en dernier lieu desquels Nasser. La figure de ce dernier resta présente dans nos échanges pendant un long moment, jusqu'à ce que les mérites de l'autocratie éclairée ne semblent plus d'actualité, et que Fathallah adopte une critique du général Sissi dépourvue d'ambiguïté.

### *Être dans le lieu « sans le posséder »*

Les trajets se prêtent bien à l'art de la mémoire, manière d'être dans le lieu « sans le posséder » (*ibid.*). Michel de Certeau se saisit d'ailleurs du train pour le métaphoriser : la vitre fait la médiation entre les deux univers immobiles de l'intérieur et de l'extérieur, et le rail, comme la remémoration, traverse, tranche, instaure (*ibid.* p. 166). Le défilé des paysages à l'extérieur offre matière à se souvenir quand l'immobilité des corps à l'intérieur facilite la réflexion, voire l'échange. De l'histoire urbaine aux anecdotes de vie se situant dans les lieux traversés, en passant par une réflexion inquiète sur la peur de l'oubli, Fathallah m'a beaucoup parlé dans – depuis – les bus qu'il ne prenait qu'en cas d'extrême nécessité. Il aimait le train et le « *tormay* » (dénomination du tramway alternative à « *tram* »), autant qu'il haïssait le microbus, « inconfortable, dangereux et cher » (discussion informelle), beaucoup plus rapide. Alexandrie offre la possibilité de voyager lentement, au « rythme d'avant », de quand le tramway et les trains de troisième classe donnaient le *tempo* du progrès. Encore en circulation, ils relient la ville à un certain pays, celui qui vit de peu et doit prendre son temps, comme cette jeune dame qui venait vendre ses produits agricoles en ville. Nous l'avons rencontrée alors que nous nous rendions à Abû Qîr par le train, étirant notre voyage sur trois heures, soit trois fois la durée du trajet équivalent en microbus. La lenteur du rythme – et l'absence fréquente des vitres ! – y semblent autoriser de toucher le monde environnant. C'est sans compter sur les nombreux voisins qui, parfois bien bavards, circonscrivent les possibles.

Fathallah Mahrûs participa activement à la nouvelle vague de militantisme ouverte avec 2011. Il poursuivit le travail de conseil et d'écoute entamé avant la révolution au sein de réunions de Comités de coordination ouvriers qui soutenaient les actions et mettaient en réseau les meneurs en parallèle des structures syndicales. Il s'investit en particulier dans l'Alliance populaire socialiste qui ambitionnait d'unir les différents courants de la gauche. Son expertise en matière d'analyse politique y était admise, ses conseils écoutés et ses talents d'orateur souvent sollicités. Profitant de son âge, de son aplomb, il n'hésitait pas à intervenir dans des discussions politiques de rue, faisant parfois de nouvelles recrues.

Cette pratique avait nettement décliné en 2015, mais lors d'un trajet en bus, une discussion collective émergea sur une réforme professionnelle dans le transport public. Peut-être parce qu'il était fatigué ce jour-là, Fathallah se

présenta en vieil homme mis à l'écart du monde des vivants. Comme à son habitude, il essaya d'intervenir dans la conversation par un recadrage analytique pour souligner les enjeux du problème selon lui. L'orateur le plus vif ne le laissait pas parler, agaçant même l'entourage et, lorsque Fathallah parvenait à placer une phrase, celui-ci lui disait « *ya 'Amm*, tu ne comprends pas » avec une douceur dont mon vieil ami était le seul bénéficiaire parmi les passagers. Sans irritation, Fathallah m'a semblé accepter cette situation. Il a cédé le terrain, s'est emparé d'un détail dans le paysage défilant et s'est tourné vers moi pour s'installer dans une de ses anecdotes sur le passé, comme dans un refuge.

### *L'écriture de soi*

Écrire sur Fathallah entraîne les difficultés et les frustrations de l'« hétérologie », cette science de l'autre – sauvage, religieux, fou, enfantin ou populaire. Alors que le langage scientifique s'est constitué par élimination de ces composantes, l'hétérologie tente de les réintroduire, en s'arrangeant de l'oralité (*ibid.* p. 232). Les infidélités aux différents registres, Fathallah les a lui-même expérimentées.

Son apprentissage de la lecture et de l'écriture n'a rien de linéaire, ce qui contribue à façonner une culture singulière. Une anecdote, qu'il racontait volontiers, remonte à son enfance. Âgé de neuf ans, encore analphabète, il était au travail avec son père, dans le camp britannique. Traversé par l'effervescence politique de la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'enfant reproduit le *dessin* du slogan partout inscrit, « L'évacuation [*al-galâ*] », sur un mur du camp, à l'aide d'un pot de peinture et d'un pinceau qui traînaient. Cet acte politique réalisé en toute innocence, première expérience de l'écrit entreprise publiquement en amont de la compréhension, semble annoncer une existence vouée à la politique, au-delà du raisonnable.

Il apprit à déchiffrer l'alphabet avec des Soufis qui offraient aussi une certaine protection à sa famille. Les Frères musulmans lui enseignèrent ensuite, en quinze jours, des rudiments de lecture et comment prier. Il fréquenta l'organisation jusqu'à ce qu'on l'engage à s'investir plus sérieusement en participant à la milice :

J'ai dit "je dois réfléchir, je vous dirai lundi". Le lundi il y avait cinéma, et le nouveau film chaque lundi. Je n'y suis pas retourné. Après ça, ils ont fait un gros coup de répression sur les Frères musulmans<sup>15</sup>.

C'est au contact des communistes qu'il devint lettré. Pendant sa détention, il bénéficia d'enseignements à demeure, lut beaucoup et commença à écrire. Si bien que par la suite, dans les années 1970, il était un contributeur essentiel

---

15 Sans doute en 1948.

du journal du Parti communiste des travailleurs, *al-Intifâd*. C'est aussi le seul bénéficiaire qu'il retira de sa période d'exil : beaucoup de lecture et une pratique assidue de l'écriture. Le registre de la presse marxiste, dans lequel il possédait manifestement un savoir-dire, disciplina ses analyses et ses souvenirs, imprégnant ainsi ses remémorations de *textualité* (Certeau 1990, p. 208).

Ses incessantes activités politiques ne lui laissaient pas le temps, disait-il, de se consacrer à son ouvrage sur l'histoire de l'industrie textile à Alexandrie, qui aurait pu donner une postérité à ses récits. Certes il avait formé oralement des générations de militants alexandrins à cette histoire, il avait recyclé sa propre expérience pour la mettre au service d'actions futures, mais l'exercice était peut-être plus ardu qu'il n'y paraissait. Il explicitait les difficultés qu'il rencontrait avec la mise à l'écrit de son histoire personnelle.

Attablé à son bureau, entouré de sa foisonnante bibliothèque, face à un feuillet de vingt-cinq pages manuscrites, il me parlait en septembre 2015 de son début d'autobiographie. Il avait commencé par le début, son village d'origine et son arrivée à Alexandrie, desquels il ne gardait que de maigres souvenirs. Et pourtant, chaque détail soulevait des interrogations, des hypothèses : « Au début je l'avais dit simplement mais c'était plus compliqué que ça ! ». Par exemple, ses oncles, vivaient dans des magasins près de la gare, parce qu'ils étaient des hommes seuls,

Mais pourquoi près de la gare ? Parce qu'ils avaient peur de la ville, de cet endroit qu'ils ne connaissent pas, et ce qui les rassurait c'était d'être au plus près du village et le plus près c'était la gare.

Ainsi, d'un projet d'écriture répondant aux canons d'une histoire matérialiste des luttes ouvrières dans un secteur qu'il connaissait d'expérience<sup>16</sup>, il était passé à l'exercice de l'autobiographie, registre duquel il était manifestement moins familier, malgré son goût pour le récit de lui-même. La mise à distance du corps vécu qu'imposait l'exercice équivalait peut-être à une dépossession (Certeau 1990, p. 205). Plus qu'une autre Alexandrie possible, Fathallah racontait une Alexandrie invisible, vivant à l'écart de l'Histoire : l'Alexandrie de Haute-Égypte.

---

16 À l'image des productions de Taha Sa'd 'Uthmân par exemple, ouvrier et auteur d'un certain nombre d'ouvrages sur son domaine d'expertises, voir par exemple ('Uthmân 1988).

## BIBLIOGRAPHIE

- Amîn 'A., 2001, *Qadiyyat al-hizb al-shuyu'î al-misrî, al-Iskandariyya, 1973 [Le procès du parti communiste égyptien, Alexandrie, 1973]*, al-Qâhira, Dâr al-'arab.
- Beinin J., Lockman Z., 1998, *Workers on the Nile: nationalism, communism, Islam, and the Egyptian working class*, Cairo, American University in Cairo Press.
- Bianchi R., 1989, *Unruly Corporatism: Associational Life in Twentieth-Century Egypt*, New York, Oxford University Press.
- Botman S., 1988, *The Rise of Egyptian communism, 1939-1970*, Syracuse, Syracuse University Press.
- Bourdieu P., 1991, *Language and Symbolic Power*, Cambridge, Polity Press.
- Bromberger C., Mahieddin E., 2016, « Penser l'exception », *Ethnologie française*, n° 163, p. 389-394.
- Certeau (de) M., 1990, *L'invention du quotidien. 1, Arts de faire*, Paris, Gallimard.
- Denis E., 2001, « Du village au Caire, au village comme au Caire », *Égypte/Monde arabe*, n° 4-5, p. 225-253.
- Handley W., 1949, « The labor movement in Egypt », *The Middle East Journal*, vol. 3, n° 3, p. 277-292.
- Ilbert R., 1996, *Alexandrie, 1830-1930*, Le Caire, IFAO.
- Issawi C. P., 1954, *Egypt at mid-century: an economic survey*, London, New-York, Toronto, London University Press.
- Khawaga (El) D., 2002, « La génération seventies en Égypte. La société civile comme répertoire d'action alternatif » in M. Bennani-Chraïbi et O. Fillieule, *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 271-292.
- Khâlid 'U., Muhyî M., 2014, *Al-mushâhib Fathallah Mahrûs [Le tumultueux Fathallah Mahrûs]*, 52 mn.
- Meijer R., 2002, *The quest for modernity: secular liberal and left-wing political thought in Egypt, 1945-1958*, London, Routledge Curzon.
- Monciaud D., 2002, « Un travail de mémoire de la gauche égyptienne », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 86, p. 115-123.
- Riot-Sarcey M., 2016, *Le procès de la liberté : une histoire souterraine du XIX<sup>e</sup> siècle en France*, Paris, La Découverte.
- Roussillon A., 1994, « Réforme sociale et politique en Égypte au tournant des années 1940 », *Égypte/Monde arabe*, n° 18-19, p. 197-236.
- Sa'd A. S., 1988, « Hâjatunâ ilâ istrâtîjîya ishtirâkiya jadîda. Qirâ' thâniyya fî ahdâth yanâyir 1977 [De la nécessité d'une nouvelle stratégie socialiste. Une seconde lecture des événements de janvier 1977] », *Al-râya al-'arabîyya*.
- 'Uthmân T. S., 1988, *Al-tabaqa al-'âmila wa al-'amal al-siyâsî. Mudhakirât wa wathâ'iq [La classe ouvrière et le travail politique. Mémoires et archives]*, al-Qâhira, Mu'asasat al-'urûba li-l-tabâ'ât wa-l-nashr wa-l-i'lân.
- Waterbury J., 1982, « Patterns of Urban Growth and Income Distribution in Egypt », in Abdel-Khalek G., Tignor R. L. (dir.), *The Political economy of income distribution in Egypt*, New York and London, Holmes & Meier, p. 307-350.